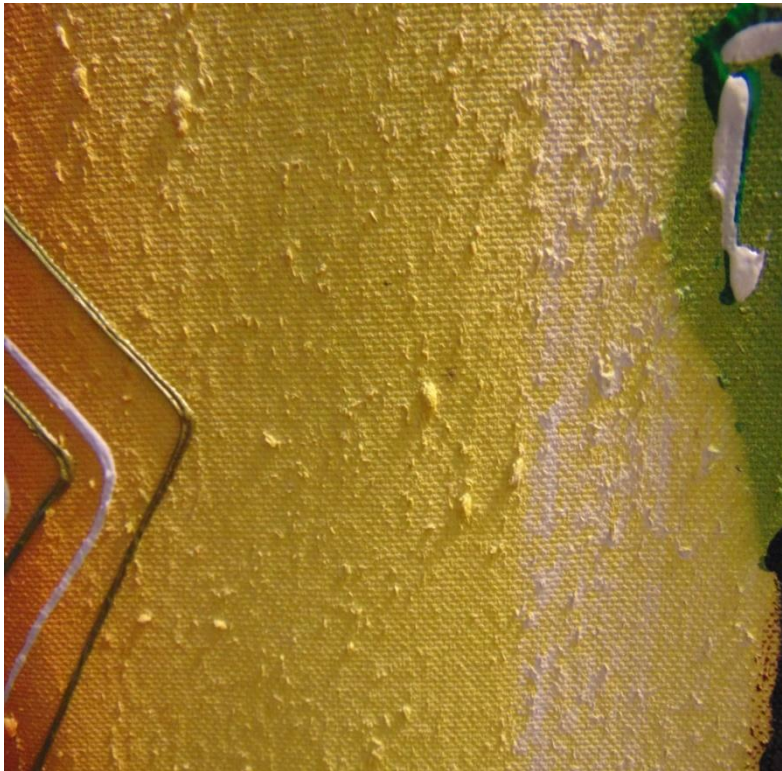


Tiré à part

NodusSciendi.net Volume 13 ième Août 2015

**La question du picaresque dans la littérature
africaine : théories et pratiques**



Volume 13 ième Août 2015

Textes Réunis par

Dr. Bidy Cyprien BODO

Maître-Assistant



ISSN 2308-7676

Comité scientifique de Revue

BEGENAT-NEUSCHÄFER, Anne, Professeur des Universités, Université d'Aix-la-chapelle
BLÉDÉ, Logbo, Professeur des Universités, U. Félix Houphouët Boigny, de Cocody-Abidjan
BOA, Thiéméli L. Ramsès, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny
BOHUI, Djédjé Hilaire, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny
DJIMAN, Kasimi, Maître de Conférences, Université Félix Houphouët Boigny
KONÉ, Amadou, Professeur des Universités, Georgetown University, Washington DC
MADÉBÉ, Georice Berthin, Professeur des Universités, CENAREST-IRSH/UOB
SISSAO, Alain Joseph, Professeur des Universités, INSS/CNRST, Ouagadougou
TRAORÉ, François Bruno, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny
VION-DURY, Juliette, Professeur des Universités, Université Paris XIII
VOISIN, Patrick, Professeur de chaire supérieure en hypokhâgne et khâgne A/L ULM, Pau
WESTPHAL, Bertrand, Professeur des Universités, Université de Limoges

Organisation

Publication / DIANDUÉ Bi Kacou Parfait,

Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny, de Cocody-Abidjan

Rédaction / KONANDRI Affoué Virgine,

Maître de Conférences, Université Félix Houphouët Boigny, de Cocody-Abidjan

Production / SYLLA Abdoulaye,

Maître de Conférences, Université Félix Houphouët Boigny, de Cocody-Abidjan

Sommaire

- 1- **Hanane ESSAYDI**, *Allah n'est pas obligé, un roman picaresque ?*
- 2- **Jean Claude PALAWO**, *Lecture sémiotique et rhétorique picaresque chez M. Beti*
- 3- **Dacharly MAPANGO**, *De Miguel de Cervantès à Boubacar Boris Diop : approche des modalités picaresques de la fiction romanesque africaine postmoderne*
- 4- **Paul DEZOMBE**, *Toundi, le héros picaresque dans Une vie de boy de Ferdinand Oyono*
- 5- **Vicente Enrique Montes NOGALES**, *La picaresca y L'étrange destin de Wangrin: semejanzas entre Wangrin y los protagonistas de la novela picaresca española*
- 6- **Sidiki TRAORE**, *À société décadente, écriture décadente: autopsie du picaresque dans Le Zéhéros n'est pas n'importe qui de Williams Sassine*
- 7- **Célestin DIABANGOUAYA**, *Ogabu-Lagos-Ogabu ou le voyage picaresque de Jagua Nana dans le roman éponyme de Cyprian Odiatu Duaka Ekwensi*
- 8- **Aimé ANGUI**, *Bohi Di, Le héros picaresque de Le Cercle des Tropiques d'Alioum Fantouré*
- 9- **Didier Brou ANOH**, *Récits et discours testimoniaux d'enfants-soldats: analyse de l'écriture picaresque dans quelques récits de guerre de la littérature africaine*
- 10- **Ezechiel AKROBOU**, *La imagen del héroe negroafricano en la narrativa de Kourouma Ahmadou, hacia una dimensión picaresca: caso de Allah n'est pas obligé y Les soleils des indépendances*
- 11- **Damien BEDE**, *Les traces du picaro dans les romans de Tierno Monénembo*
- 12- **Léontine TROH-GUYES**, *Irène Fofo, une picara africaine. Une étude des schèmes picaresques dans Femme nue, femme noire de Calixte Bélyala*
- 13- **Laté LAWSON-HELLU**, *Le picaresque chez Félix Couchoro*
- 14- **Cyrille Cédric NKO A BODIONG**, *Héros picaresque africain entre difficile insertion sociale et reconfiguration de l'identité : une lecture de Le Petit prince de Belleville de Calixthe Belyala et Partir de Tahar Ben Jelloun*
- 15- **Bi Kacou Parfait DIANDUE**, *Le migrant de Lampedusa, poésie et musique : requiem pour un picaro inconnu*
- 16- **Cheikh KASSE**, *Le personnel picaro dans Le coiffeur de Kouta : l'esthétique du détour*
- 17- **Bidy Cyprien BODO**, *Du picaresque à la picaricature : de la relativisation de la notion d'enfant dans le roman africain*

Héros picaresque africain entre difficile insertion sociale et reconfiguration de l'identité : une lecture de *Le Petit prince de Belleville* de Calixthe Beyala et *Partir de Tahar Ben Jelloun*

Cyrille Cédric NKO A BODIONG,
Université de Yaoundé I, Cameroun

La reconfiguration d'une l'identité n'est pas le fruit d'un hasard, mais une construction à la fois sociale, politique, culturelle et même idéologique. Elle est le fait d'une communauté humaine qui, en proie à un malaise, à la tourmente, et au désenchantement, se réapproprie le contexte social et le remodèle pour une meilleure (ré)insertion. Le terme *insertion*, assorti du qualificatif *sociale*, désigne l'adaptation aisée à un milieu, l'intégration dans un environnement donné. Ainsi, la difficile insertion sociale ou l'exclusion sociale¹ sont le résultat d'un défaut d'intégration repérable à travers la rupture du lien social et la marginalité. Ce point de vue met alors en scène deux catégorisations sociales distinctes : les « *insérés* » d'une part et les « *désinsérés* »² d'autre part. Seraient appelés « *insérés* » les individus inscrits dans les réseaux producteurs de la richesse et de la reconnaissance sociale et « *désinsérés* », ceux qui ne participeraient en aucune manière à ces échanges réglés. La texture picaresque s'y identifie alors. Ce terme vient du latin *picaresco* (*a*), lui-même formé à partir de la racine espagnole *picaro*. Ce dernier renvoie, selon le premier

¹Concept très large et englobant une multitude de situations et de réalités, il est l'objet d'un débat dans la littérature et il ne fait pas l'unanimité. On reproche notamment à cette notion son ambiguïté et la possible confusion qu'elle peut entraîner avec une multitude de situations très variées, souvent hétérogènes. (GAGNON, Éric, et autres, « Exclusions et inégalités sociales », *Enjeux et défis de l'intervention publique*, Québec, Les presses de l'Université Laval, 2009, p. 1-68). Pour certains, la notion demeure trop vague. (JEHOEL-GIJSBERS, Gerda, et Cok VROOMAN, *Explaining Social Exclusion, A Theoretical Model Tested in The Netherlands*, La Haye, The Netherlands Institute for Social Research/SCP, 2007, p. 11. Castel qualifie l'exclusion de « mot-valise pour décliner toutes les variétés de la misère du monde » in CASTEL, Robert, *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, Fayard, 1995, p. 13. Shirley ROY et Marc-Henry SOULET l'ont qualifié de « notion-valise, de pré-notion, de concept flou » : « L'exclusion : changement de cap » in *Sociologie et société*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, vol. XXXIII, 2, 2001, p. 3. Aline Lechaumet et Dominique Brière quant à elles définissent l'exclusion sociale en tant que « Le résultat d'un ensemble de processus économiques, politiques, institutionnels, culturels, souvent interdépendants et cumulatifs, qui mettent des personnes ou des groupes à part dans la société » in *L'exclusion sociale : construire avec celles et ceux qui la vivent*, publié en ligne www.cepe.gouv.qc.ca. p. 18. Nous la concevons ici à travers non seulement un manque de moyens matériels, mais également une incapacité à prendre part à la société aux points de vue social, économique, politique et culturel.

²Ce terme est de nous.

dictionnaire de l'Académie espagnole de 1726, à un personnage misérable, indigent, déshérité, errant, bref un individu de « l'infra monde »³. Le picaresque apparaît alors comme la mise en récit du picaresco suivant des modalités esthétiques et sociales dans une société en crise. Son approche se traduit par la désillusion, causée par l'exclusion sociale dont est victime le héros picaresque, suivie d'une prise de conscience des conditions et des moyens de lutte en vue de se réinsérer socialement et avoir une meilleure considération. Laquelle reste le cheval de bataille des personnages dans *Le Petit Prince de Belleville*⁴ de Calixthe Beyala et *Partir*⁵ de Tahar Ben Jelloun. Quelles sont, dès lors, les modalités du picaresque dans ces œuvres ? Comment se recomposent les identités dans les différentes régions mises en présence ? Le devenir d'un peuple et sa prospérité ne peuvent-ils et ne doivent-ils pas se faire, dans un premier temps, à partir de son socle interne ou doivent-ils se construire à partir des références extérieures ?

Prolégomènes : Panorama du picaresque et immixtion dans la littérature africaine.

L'avènement de ce genre romanesque est lié à *La Vie de Lazarillo de Tormès*⁶ (1554). Ce roman, précurseur d'une nouvelle approche littéraire fondée sur la diatribe de la marginalité, expose les aventures survenues à Lazarillo et une satire du clivage social⁷ apparent en Espagne à cette époque. Il prend pour point d'appui la crise de

³ Terme désignant la classe des exclus et marginaux. Lire à cet effet GROS-DESIRS, Patricia, « Héroïnes picaresques entre inceste et prostitution dans *C'est vole que je vole* et *L'Espagnole* de Nicole Cage-Florentiny » in *Les Ecrits contemporains de femmes de l'Océan Indien et des Caraïbes*, dir. BANNERJEE, Rohini et SCHWERDTNWER, Karin, Western, P. 36.

⁴ Désormais PPB.

⁵ Désormais Pt.

⁶ Le débat autour de la paternité littéraire de cette œuvre a fait couler beaucoup d'encre. André Schott l'attribue à Diego Hurtado de Mendoza, C'était un homme d'Etat, poète et diplomate espagnol. Il mentionne dans son *Hispaniae bibliotheca*, que Diego Hurtado de Mendoza aurait composé une satire tandis qu'il étudiait à Salamanque en 1523. Selon Morel-Fatio, et citant un religieux espagnol de l'époque, le Père Siguenza, l'auteur mystérieux pourrait être Fr. Juan de Ortega, un frère des Hiéronymites, qui l'aurait écrite tandis qu'il étudiait à Salamanque. Morel-Fatio parle aussi des frères Valdez, des érasmites distingués. Pour Fonger de Haan, ce serait Lope de Rueda, un auteur espagnol connu pour ses farces, son sens du comique, qui aurait composé « Lazarillo », et ce parce qu'il aurait été lui aussi (comme « Lazarillo ») crieur public à Tolède.

⁷ Il s'agit de la division de la société en classes. Celle-ci impliquait un cuisant favoritisme à l'endroit des religieux et les nobles qui ne payaient pas de contributions tandis que cette charge fût l'apanage des laboureurs, les artisans et les bourgeois, trois classes pour lesquelles les autres n'avaient qu'un profond mépris. C'est dans ce sens qu'il s'est formé une classe de rebus qui ne reculeront devant

l'empire espagnol suite à son appauvrissement sous les règnes de Charles-Quint (1500 à 1558) et Philippe II (1527 à 1598).

Les principes fondateurs du picaresque⁸ sont multiples. Le caractère satirique lui est propre. Le héros picaresque est un vagabond qui, du haut de son indigence, évolue à mesure que les événements l'aguerrissent. En exposant les aventures de celui-ci, les auteurs y trouvent l'occasion de faire la satire de la société. L'œuvre picaresque s'érige, de ce fait, en œuvre moralisatrice, tribune de dénonciation, avec une préoccupation éthique. Cet état des choses confère à ce genre une valeur didactique.

L'autobiographie caractérise aussi le roman picaresque. Elle est un récit rétrospectif qu'une personne fait de sa propre vie, une réflexion centrée sur le narrateur qui met l'accent sur sa vie individuelle. Elle est la condition nécessaire pour que la description de la réalité soit davantage authentique et fiable, sur fond d'un cynisme certain.

Il est à relever comme autre caractéristique du picaresque, la fatalité⁹. Le *picaro* est généralement jeune, désœuvré, ne jouit que d'une liberté factice, car la marginalité à laquelle il est confronté ne lui permet pas d'avoir accès au minimum vital. Son avenir est prédestiné ; il lutte contre des marques sociales qui l'oppriment, des forces se dressent sur son chemin le contraignant à se conformer à un sort prédéterminé. Oppressé, il est déterminé à braver, peu importe le prix, les obstacles à son plein épanouissement afin d'efficacement s'intégrer dans cet environnement qui le rejette. Comme le héros picaresque est dans l'impossibilité de s'intégrer et réinventer une société qui ait du sens pour lui, l'alternative du voyage – qui est aussi une caractéristique du picaresque - se présente comme la condition idoine dans sa quête d'un « mieux-être ». Le voyage et son corollaire l'errance représentent alors les conditions essentielles de sa vie. Ceci correspond en même temps à sa nature profonde, rêveuse, aventureuse, spontanée. Cette mobilité le plonge dans la solitude, la nostalgie et le pessimisme, car n'attendant finalement rien de la nature humaine.

Il est à remarquer que, depuis les indépendances, la conjoncture sociale en Afrique est structurée autour des systèmes de classes et les rivalités ethniques et religieuses, les guerres civiles, les combats politiques, l'inconfort économique, le

aucun obstacle pour pourvoir à leurs besoins. Lire à cet effet MÉRIMÉE, Ernest, *Essai sur la Vie et les Œuvres de Francisco de Quevedo*, Paris, 1886, p. 153.

⁸ASSAF, Francis, « Mme de Villegaignon et le picaresque au féminin : Les Mémoires de la vie d'Henriette-Sylvie de Molière (1671-1674) » in *L'Image du souverain dans le théâtre de 1600 à 1650 ; Maximes ; Madame de Villegaignon*, Actes de Akwe Forest, éd. Milorad R. Margitic et Byron R. Wewills, Paris-Seattle-Tubingen : Biblio 17-37 : Papers on Seventeenth Century Literature, 1987, p. 361.

⁹Lire à cet effet MOLHO, Maurice, « Le roman picaresque », in *Encyclopaedia Universalis*, Paris, Ed. E. U., 1990, Vol. 18, p. 306.

désenchantement, qui sont des facteurs qui peuvent favoriser la marginalité. Le genre picaresque s'avère, de la sorte, être propice à l'émulation de la littérature africaine et y prédispose ses auteurs.

Partir présente les affres d'une société meurtrie par des conditions de vie rudes inhérentes au totalitarisme du roi Hassan II. C'est l'histoire d'Azél qui supporte mal la situation de chômage qu'il vit après son parcours universitaire. Pour cela, il est déterminé à « brûler »¹⁰, à « quitter cette terre qui ne veut plus de ses enfants [...] partir pour sauver sa peau même en risquant de la perdre » (Pt : 23). Il devient l'amant de Miguel, un riche espagnol qui va lui fournir un certificat de travail lui permettant d'aller en Espagne. Une fois là-bas, il est partagé, à l'image du picaro, entre errance et nostalgie et va se laisser aller à une vie de débauche. Pour ce qui est de *Le Petit Prince de Belleville*, il y est retracé l'histoire de Mamadou Traoré, fils d'un immigré malien qui s'est installé à Belleville et qui y vit avec sa famille. Exclu et marginalisé (au même titre que tous les membres de la communauté noire de Belleville) dans ce nouveau cadre auquel il est appelé à s'accommoder, il use de tous les artifices en sa possession pour se faire accepter dans cette société raciste. La nouvelle de son abandon par sa mère, la pauvreté de son père ainsi que la précarité de leur logement seront autant de motifs qui conduiront ce protagoniste à la crise émotionnelle. Se situant alors dans un entre-deux identitaire, il s'évertue à retrouver ses marques sur cette terre d'accueil dans laquelle l'insertion sociale paraît difficile. La précarité, la dépression, la lassitude et la vertu détournée qui le caractérisent le rapprochent du héros picaresque. Il est ainsi un homme marginal qui vit au bas de la société.

1. Mise en contexte de l'exclusion sociale

Les diverses mutations des relations interpersonnelles ont conduit « hors système », « hors circuit » un nombre croissant d'individus, induisant un ensemble de mécanismes de rupture, tant sur le plan individuel (méprise de soi), sur le plan des relations sociales que symbolique (stigmates). La question de l'exclusion sociale a le mérite d'avoir soulevé un débat au sein des sciences sociales, débat au bout duquel ont surgi plusieurs modèles théoriques d'exclusion sociale qui, chacun à leur façon, rendent compte des rapports entre individus et classes dans une contrée. D'où cette synthèse d'approches issues du paradigme de l'exclusion sociale, à savoir la disqualification sociale et la désinsertion sociale.

¹⁰Ce terme renvoie dans ce contexte à la traversée nocturne et clandestine du détroit de Gibraltar en bateau par les Marocains. (Pt : 16)

1.1. Disqualification sociale ou le début de la marginalisation

Si ce concept est relativement récent en sociologie, on peut voir son origine dans les travaux de Georg Simmel¹¹ sur le statut des pauvres, en 1907. L'objet d'étude qu'il propose n'est pas la pauvreté ni les pauvres en tant que tels, mais la relation d'assistance entre ceux-ci et la société dans laquelle ils vivent. L'approche de Serge Paugam¹² enseigne par ailleurs que les liens qu'un individu entretient avec la société s'affaiblissent progressivement, en passant par des étapes de précarisation, de dépendance puis de rupture. Partant lui aussi du postulat que l'emploi est à considérer comme principal élément de l'insertion normative des individus dans la société, Paugam se concentre sur les bénéficiaires de l'assistance sociale pour montrer les étapes du microprocessus menant vers la disqualification sociale. Celui-ci s'amorcerait par une première étape de fragilisation (conditions de vie précaires), où les individus retarderaient leur recours aux services sociaux de peur de basculer vers un sentiment d'infériorité sociale que provoque souvent l'assistance. Ensuite, les personnes entreraient dans une étape d'assistanat, où elles accepteraient peu à peu leur nouveau statut de dépendance face aux professionnels et aux institutions. La dernière étape, celle de la marginalité ou de la rupture du lien social, serait justement une réponse aux stigmates perçus et vécus par les individus qui organiseraient leur vie en dehors de la société, de ses institutions et de ses réseaux de sociabilité, afin d'échapper à la stigmatisation. Il ressort donc que *le picaro*, l'homme socialement disqualifié, est à la fois vulnérable face à l'avenir et assujéti au poids du regard négatif qu'autrui porte sur lui. Ainsi, pauvreté et chômage constituent les fondements thématiques de la disqualification sociale.

1.1.1. Pauvreté et charge familiale : deux réalités inconciliables

La notion de pauvreté apparaît ambiguë et complexe parce qu'elle ne se définit pas par elle-même : elle n'a pas de traits objectivement visibles qui se reconnaissent universellement. Les normes qui permettent d'expliquer le « seuil de la pauvreté » sont relatives. Elles varient en fonction des différents modèles d'existence qui, tout d'abord, dépendent des éléments géographique, socio-économique, culturel, et qui, ensuite, évoluent dans l'histoire. Une personne est tout de même dite en situation de pauvreté lorsqu'elle ne dispose pas de ressources matérielles suffisantes pour son plein épanouissement. Elle vit dans des conditions qui ne lui permettent pas d'exister de manière digne, conformément aux principes des droits légitimes de la personne humaine. Toutefois, la notion de pauvreté ne désigne pas automatiquement l'individu

¹¹Les Pauvres, Quadriq-Presses Universitaires de France, 1998, traduit de l'allemand, 102 p.

¹²PAUGAM, Serge, *La disqualification sociale. Essai sur la nouvelle pauvreté*, Paris, Les Presses Universitaires de France, 1991.

à partir du moment où celui-ci se trouve hors abri économique. Elle prend vie du moment où la société porte à l'endroit du *picaro* un regard méprisant et discriminatoire, une fois que le statut de pauvre lui a été reconnu par les institutions, la société.

Dans *Partir*, Tahar Ben Jelloun met en relief les réalités de la pauvreté qui conditionnent, d'une part, le malaise des personnages (en majorité les jeunes) dans leur pays et, d'autre part, le départ de certains d'entre eux pour un lointain prometteur. Relevons un des cas marquants sur le plan académique, à savoir Azel. Il est en effet obligé d'interrompre ses études, sa mère ne pouvant plus les subventionner. Il est pourtant un élève brillant, ses résultats le confirment : « Azel avait fait des études de droit. Il avait obtenu une bourse de l'État parce qu'il avait eu son bac avec mention » (Pt : 21). Bien que disposant de diplômes universitaires, il demeure cependant incapable de se prendre en charge. Socialement, il constitue une sorte de parasite pour sa sœur, Kenza, puisqu'il vit à ses dépens. Ce qui oblige cette dernière à faire des heures supplémentaires afin d'arrondir ses fins de mois (Pt : 31).

Le roman de Ben Jelloun rend ainsi compte de la démarche de ces femmes nécessiteuses qui, pour assurer aussi le bien-être de leur famille, sont obligées de sortir de nuit, dédaignant les risques, pour se rendre au marché de Ceuta où elles vont traiter affaires avec les agents de la contrebande. Lalla Zohra, la mère d'Azel, en est une illustration :

Comme nombre de femmes de sa région et de sa génération, elle faisait de la contre bande. [...] Elle partait en car à Ceuta la nuit, attendait cinq heures du matin l'ouverture de la frontière et se ruait avec des centaines d'autres femmes dans le hangar du marché de gros. [...] Elle qui était menue devenait grosse en quelques minutes et repassait la frontière avec un couffin rempli de friandises pour ses enfants. (Pt : 63).

La pauvreté ambiante oblige alors le *picaro* à se surpasser et à mettre en péril autant ses projets, ses ambitions que sa sécurité, car il faut éviter d'être en marge du bien-être.

Le constat chez Beyala est clair : Abdou Traoré vit avec sa famille dans une extrême situation de pauvreté. Il vit au départ dans « un pays au corps écorché [...] un peuple pauvre, démuné, oublié des Dieux, banni des hommes » (PBB : 71). L'illusion de l'Occident paradisiaque l'amène à considérer cette terre comme une terre d'abondance, où tout est source d'argent, qui peut se gagner gratuitement et sans effort. Il le dit avec naïveté dans la description des fondements de son départ : « Pourtant, là-bas sur cette terre qui ne nous appartient plus, le tam-tam murmurait. Les bouches soufflaient l'espoir : L'argent, l'argent ! [...] Il y'a de l'argent, des millions à ramasser, partout, avec les mains, avec la tête, avec le cœur, avec les fesses... » (PPB : 22). Abdou se démène donc dans la recherche effrénée du gain, une fois en terre d'accueil, dans ce lieu où il croit qu'on peut amasser autant d'argent que

possible pour le rachat de sa vie et celle de ses enfants. Il affirme à cet effet : « Je suis venu dans ce pays tenu par le gain, expulsé du mien par le besoin. Je suis venu, nous sommes venus dans ce pays pour sauver notre peau, acheter le futur de nos enfants » (PPB : 22). Ceci met en évidence le caractère humiliant de l'expérience de disqualification sociale et montre combien la pauvreté arrive à conforter la variante d'un malaise social qui fait que le héros picaresque soit considéré comme un disqualifié social. Raison pour laquelle certains personnages, tout comme Lazarillo, retroussent les manches pour arriver, même si la conjoncture étatique ne le permet pas, à se frayer un chemin dans la lumière. Ils refusent en fait d'être considérés comme des derniers et démontrent par là leur capacité à s'assumer.

1.1.2. Chômage et instabilité professionnelle

Le chômage est défini comme l'inactivité (involontaire) d'une personne ayant les capacités de travailler. On note parmi ses conséquences la dégradation du niveau et des conditions de vie, la désorganisation des relations familiales, le rétrécissement des activités sociales, etc. Le chômage signale la fin de la vie sociale et la destruction des identités individuelles et collectives, les chômeurs étant assujettis à une infériorité sociale liée à la dévalorisation de leurs positions, car l'humiliation les amène à s'isoler. De ce fait, le *picaro*, en proie au chômage, est progressivement conduit à la marginalisation.

Ayant obtenu une bourse de l'État pour avoir réussi son Baccalauréat avec mention, Azel a fait des études supérieures de Droit et de Relations Internationales. Il dispose, selon lui, les capacités de conduire aux destinées de son pays, marqué par les détournements de fonds, la corruption ; il affirme à cet effet : « la corruption, c'est l'air que l'on respire » (Pt : 18). Sous l'influence de l'aggravation de ces fléaux, il ne réussit pas à accéder à une insertion professionnelle décente raison pour laquelle il va se résoudre à ce que Ben Jelloun appelle les « petits boulots » (Pt : 34). Toutes ces tracasseries font de lui un homme exaspéré et résigné. Son désarroi et, par devers lui, celui de tous ses pairs est souligné dans le passage suivant :

Azel comprit que son avenir était compromis et que sans piston, il ne trouverait pas de travail. Ils étaient nombreux dans son cas. C'est ainsi qu'il prit part au sit-in des diplômés-chômeurs devant le Parlement à Rabat. Au bout d'un mois où rien n'avait changé, il reprit le car de la CTM pour Tanger et décida de quitter le pays. [...] Il se voyait mort, pleuré par sa mère et sa sœur, il entendait les copains le regretter : Victime du chômage, victime de l'incurie du système ; c'était un garçon brillant, bien éduqué, fin, généreux (Pt : 22).

Dans *Partir*, l'école constitue au départ un lieu d'investissement d'espoirs pour Azel ; elle apparaît également comme une compensation à ses infirmités intellectuelles. Elle

devient, *a posteriori*, une compensation de tous les déboires auxquels il est confronté après son brillant parcours. Il l'exprime, lorsqu'il montre à Malika ses diplômes : « Voilà [...] cinq ans d'études à Rabat. Cinq ans d'espoir et puis pas de chance. La fierté de ma mère et son principal souci. Mais toi, j'espère que tu vas au moins au collège, et que tu vas faire des études supérieures pour avoir un bon emploi » (Pt : 98).

Partir peint l'avenir sombre d'une cuvée de jeunes Marocains abandonnés à eux-mêmes et qui, malgré tout, essayent de se forger un avenir prometteur dans un contexte de crise. Ces jeunes passent le clair de leur temps dans des cafés situés sur la rive de la Méditerranée. Là, ils se livrent aux excès d'alcool, commentent l'actualité et surtout l'aspect splendide de l'Espagne située seulement à un jet de pierre. Ce scénario est fréquemment vécu dans le café Hafa à Tanger :

À Tanger, l'hiver, le café Hafa se transforme en un observatoire des rêves et de leurs conséquences [...] Les longues pipes de kif circulent d'une table à l'autre, les verres de thé à la menthe, cernés par des abeilles qui finissent par y tomber dans l'indifférence des consommateurs perdus depuis longtemps dans les limbes du haschisch et d'une rêverie de pacotille (Pt : 11).

Le chômage pousse les personnages au rêve, forge en eux des illusions, qui par leur portée, les écarte du déploiement social et les pousse à adopter des comportements des plus honteux et pernicioeux, car pour ces jeunes désœuvrés, franchir les quatorze kilomètres qui séparent Tanger de l'Espagne est désormais le seul espoir.

La situation de chômage est fort évocatrice dans *Le Petit prince de Belleville* à telle enseigne que l'on est tenté de la considérer comme une activité. Le portrait des Bellevillois par Loukoum est à ce point loquace :

Vers le soir, tous les immigrés sortent boulevard de Belleville. Certains s'installent dans les cafés. Ils parlent. Ils se taisent. Ils n'ont rien à se dire. Sauf de la vie de tous les jours. Ils regardent les jeunes filles passer. Quelques-uns disent des gros mots sur le cul bas d'une femme ou sur la démarche de l'autre. Les immigrés raffolent de la chose. Ils en parlent tout le temps (PPB 206).

Ainsi donc, cet aspect non moins négligeable de la vie sociale qui installe les personnages dans le tournis est sous-tendu par un bonheur inexistant, la liberté factice et les réalités socio-économiques déplorables.

1.2. La désinsertion sociale

Le modèle de désinsertion sociale¹³ proposé par Shirley Roy se caractérise, d'une part, par le cumul des ruptures à travers trois types d'espace, soit l'espace économique (travail et ressources), l'espace relationnel (groupes primaires et intermédiaires) ou l'espace symbolique (normes, valeurs et représentations) (1995 : 75) et, d'autre part, par une succession de réactions individuelles marquées par les étapes de résistance, d'adaptation et d'installation. Pour ce critique, «C'est le cumul des ruptures dans ces différentes sphères qui indique le niveau de progression dans le processus de désinsertion sociale : les unes entraînant les autres ; mais sans lien de nécessité strict »¹⁴. Elle propose de réserver la notion d'exclusion sociale à un phénomène social de plus en plus visible, celui de l'itinérance. Cette perspective permet de concevoir l'itinérance comme forme exemplaire d'exclusion sociale. C'est dans ce contexte que la personne en situation d'itinérance incarne désormais l'idéal type de l'exclu. La corruption et la dictature seront tour à tour étudiées ici.

1.2.1. Corruption et exploitation des migrants

Le vocable corruption vient du mot latin *corrumpere* qui signifie brisé complètement, détérioré physiquement ou moralement. C'est l'utilisation abusive d'un pouvoir à des fins privées. Elle consiste, pour un agent, de restreindre sa tâche ou son service au marchandage, en échange d'avantages divers.

Cette pratique est une monnaie-courante dans la société marocaine telle que représentée dans *Partir*. Dans la plupart des cas, elle est consécutive de la conjoncture économique (référence faite à la pauvreté ambiante), mais aussi de la volonté de certains agents à vouloir amasser autant d'argent que possible. Elle semble, dans ce contexte, être une réalité érigée en norme. Azel affirme à ce propos : « [...] puis il y a d'autres, ils sont légion, ils sont partout, dans tous les ministères, car dans notre pays bien-aimé, la corruption, c'est l'air que l'on respire, oui, nous puons la corruption, elle est sur nos visages, dans nos têtes, elle est enfouie dans nos cœurs, en tout dans vos cœurs » (Pt : 18). Al Afia en est un exemple. Il est reconnu comme un grand corrompu, spécialisé dans le métier de « passeur »¹⁵. Il dispose pour ce faire d'un groupe d'agents de l'État qui exploitent constamment les potentiels immigrants, en prétextant d'organiser leur traversée pour l'Espagne (Pt : 19). Ses transactions sont codifiées et protégées par les relations qu'il entretient avec certaines hautes personnalités du pays.

¹³ROY, Shirley, «L'itinérance, forme exemplaire d'exclusion sociale ? » *Lien social et politiques-RIAC*, no 34, 1995. pp. 73-80.

¹⁴*Idem*, p. 75.

¹⁵Métier qui consiste à faciliter la traversée des immigrants clandestins par la voie maritime à prix d'argent.

Azel, Kenza et bien d'autres jeunes à la recherche du travail, sont régulièrement victimes des actes de corruption dans les ministères. Ils expriment en fait un ras-le-bol à travers leurs attitudes et leurs dires. Dans sa détermination, Azel émet même le vœu de voir son pays exorcisé de tous les maux qui le minent. Ainsi affirme-t-il : « Il faut que ce pays soit sauvé, trop de compromission, trop de corruption, trop d'injustice et d'inégalité » (Pt : 25).

1.2.2. Dictature et système inquisitorial

La dictature est un système politique conservateur qui s'appuie sur l'armée. Elle a pour synonyme l'autoritarisme ou la tyrannie. Dans l'univers marocain peint dans *Partir*, le système politique qui a cours est proche de la dictature et de l'autoritarisme en ce sens que l'appareil politique opérant a pour socle l'armée qui régit presque toutes les dimensions de la vie citoyenne : il s'en suit donc de la violence (Pt : 60). Cette forte propension de la violence frustre et intimide les jeunes qui sont cependant à la recherche d'un équilibre existentiel. Cette pratique non démocratique initiée par le Roi Hassan II, dès son accession au pouvoir, est encadrée par la campagne d'assainissement lancée par son gouvernement dont le but avoué est de limiter les transactions mafieuses et les trafics. Par ce moyen, il crée un climat de peur dont les conséquences dramatiques sont perceptibles au sein de la population. Ce récit l'illustre :

La campagne d'assainissement fit des ravages. Des trafiquants furent arrêtés, d'autres réussirent à prendre la fuite [...] Dans la foulée, quelques innocents furent accusés d'atteinte à la sûreté de l'État et condamnés. Le ministère de l'Intérieur en profita pour faire arrêter quelques diplômés -chômeurs qu'on écroua sous divers chefs d'inculpation. La presse joua le jeu et rendit compte de la campagne. [...] Un homme politique démontra en quoi l'inculpation des personnes innocentes était efficace : créer le doute et la peur. Nous avons ordre d'assainir le pays, alors nous assainissons, c'est tout à fait normal (Pt : 59-60).

Cette manœuvre est une violation des droits de l'homme, étant entendu que les jeunes sont réduits au silence, le droit d'expression leur étant arbitrairement retiré. Cette jeunesse aphone ne peut ni se faire entendre en cas d'injustice, ni se révolter. C'est donc un silence absolu qui s'est substitué à leurs conversations dans les cafés et les bistrotts au fil des jours. Cette nouvelle ligne de conduite est mise en évidence par le narrateur dans le café Hafa : « Les hommes présents là se connaissent mais ne se parlent pas. [...] Comme s'ils s'étaient concertés, ils n'ouvrent pas la bouche » (Pt : 12). C'est donc par peur des représailles du gouvernement qu'Azal refuse, malgré l'insistance de Miguel, de déposer une plainte contre ces tortionnaires qui ont pourtant abusé de lui (Pt : 61). Il est ainsi étouffé et astreint au silence.

Le mécanisme de désinsertion sociale s'opère alors, dans ce sens, à travers un vaste mouvement qui va de l'exploitation des migrants à leur mutisme, avec pour fil

conducteur l'oppression à laquelle ils sont confrontés. Tout être humain désire vivre dans une société où il peut être écouté ou, au besoin, revendiquer sans craindre de quelconques représailles. Ainsi, au-delà du vœu d'une (ré)insertion sociale effective, les actes posés par les personnages du corpus sont aussi motivés par un besoin de liberté ; cette dernière qui est presque inexistante au pays natal.

2. Marques incontestables de la reconfiguration identitaire

Le constat de l'exclusion ou de la difficile insertion sociale a pour corollaire, la difficulté à accepter un statut social objectif (véritable fonction dans la société). Cette gêne est la conséquence de l'installation d'un sentiment de double identité. Il y a l'identité pour soi, celle qui correspond à l'image que l'individu se fait de soi-même. Par contre l'identité sociale est l'image que les autres se font de l'individu en fonction du rôle qu'il occupe dans la société. Elle est accompagnée par des attentes particulières à l'égard de l'individu. Piotet et Sainsaulieu le précisent lorsqu'ils affirment :

Par identité il faut entendre un ensemble de représentations mentales permettant aux individus de retrouver une cohérence, une continuité entre leurs expériences présentes et celles du passé. C'est l'identité du soi. (...) L'identité est aussi un système de repères conduisant à la découverte que l'on est proche de certain et différents des autres. C'est l'identité pour autrui¹⁶.

2.1. Mécanismes de construction d'une identité individuelle

L'identité individuelle ou personnelle se construit au gré des expériences totalement singulières liées à l'influence des institutions telles l'État, la famille, la religion, etc. Elle est déterminée par les structures mentales et les processus psychologiques. Dans ce cadre, l'individu se socialise et se construit par étapes successives qui s'étendent de la naissance à l'âge adulte, procédés qui aboutissent à une structure psychologique qui justifie ses actions, ses dires et même ses relations sociales : cette idée est par exemple soutenue par Deschamps lorsqu'il affirme :

L'identité personnelle concerne le fait que l'individu se perçoit comme identique à lui-même, c'est-à-dire qu'il sera le même dans le temps et dans l'espace mais aussi c'est ce qui le spécifie, le singularise par rapport à autrui. L'identité personnelle c'est ce qui rend semblable à soi-même et différent des autres¹⁷.

¹⁶PIOTET, Françoise, SAINSAULIEU, Renaud, *Méthodes pour une sociologie de l'entreprise*, Presses de la fondation nationale des sciences politiques et ANACT, Paris, 1994, p. 202.

¹⁷DESCHAMPS, Jean-Claude, *Identités, appartenances sociales et différenciations individuelles. Les Cahiers internationaux de psychologie sociale*, 1991, no 9/10, p. 51.

L'identité individuelle résulte donc d'un processus complexe qui s'ébauche et se parfait à travers le rapport dialectique qu'entretient l'individu avec l'autre. Pour mieux saisir les variations de l'identité sur le plan individuel, il devient indispensable de s'appesantir sur l'instabilité de désignation et la sexualité débridée.

2.1.1. Instabilité de désignation et onomastique

L'instabilité de désignation va se fonder sur l'onomastique qui renvoie, selon Georges Mounin, à une « discipline linguistique dont l'objet est l'étude des noms propres »¹⁸. Premiers indicateurs identitaires, les noms des personnages peuvent contribuer à appréhender le sens d'une œuvre dans la mesure où ils sont des signes linguistiques avec une grande charge sémantique.

Beyala met en scène Mamadou Traoré dit Loukoum, dont le prénom semble se rapporter au verbe « Amadouer », d'où sa disposition négociatrice de deux cultures, donc de l'entre-deux. Cette conciliation est apparente dès les premières lignes de l'œuvre, lorsqu'il affirme : « Je m'appelle Mamadou Traoré pour la gynécologie, Loukoum pour la civilisation. J'ai sept ans pour l'officiel, dix saisons pour l'Afrique » (PPB : 8). Au travers de la fiche signalétique qui est présentée, Loukoum ménage ces deux rives en mettant côte-à-côte sa dénomination originelle et celle qui s'accommoderait et s'intégrerait mieux à la société d'accueil. Ainsi, bien que préférant « Loukoum » à « Mamadou Traoré » pour une meilleure intégration dans la société française, les deux dénominations se succèdent tout au long du récit et font néanmoins état de la même identité. Il en est de même pour M'am dont le vrai nom est « Maryama » (PPB : 124). Elle semble se détourner de cette dernière appellation qui rend effectivement compte de son origine, de son appartenance raciale, pour se conformer à la première qui se confond avec « maman ». On note par cette attitude une marche résolue vers une intégration dans le macro-espace France, la terre d'élection.

La crise de l'onomastique chez Ben Jelloun peut s'appliquer à « Toutia » et « Al Afia ». Sur le plan sémiologique, Toutia est un nom que les jeunes immigrants attribuent à la mer, qu'ils voient chaque jour renvoyer les corps de ses victimes (Pt : 12). Cet état de choses marque invraisemblablement la situation du Maroc, avec ses fléaux de toute nature, le mal-être de ses habitants, la sclérose de cet espace. « Al Afia » est un nom d'origine arabe attribué à un « passeur », à cause de son charisme et de son ingéniosité dans le métier. C'est pourquoi « il était surnommé Al Afia » ce qui signifie « feu » (Pt : 16) : un feu qui a la prétention de brûler la mer, de brûler les quatorze kilomètres qui composent le détroit de Gibraltar. Par ailleurs, l'instabilité qui frappe le nom d'Azal se découvre lors de sa première entrevue avec Miguel, quand il

¹⁸MOUNIN, Georges, *Dictionnaire de la linguistique*, Paris, Quadrige/PUF, 1995, p. 237.

se présente en tant que « Azz El Arab » (Pt : 49). L'histoire apprend que ses proches l'appellent « Azel » parce que c'est beaucoup plus simple et facile à prononcer.

Ainsi donc, ces différents noms présagent et confirment l'idée de transformation de l'identité. Il serait judicieux de s'arrêter un tant soit peu sur le rapport des acteurs avec la sexualité et voir dans quelle mesure cette dernière concourt à les maintenir identifiables.

2.1.2. Sexualité débridée : entre homosexualité et prostitution

La sexualité des personnages, telle qu'elle est présentée par le corpus, prend des formes variées selon le temps et l'espace. On remarque dans ce contexte deux tendances qui se confondent à savoir l'hétérosexualité et l'homosexualité. Cette dernière est régulièrement pratiquée dans *Partir* de Tahar Ben Jelloun, notamment par Azel qui, déjà tout jeune, s'y adonnait avec Abdeslam, Kader et le jeune Sami (Pt : 38-39, 135). Plus grand, il s'y livre encore, cette fois de manière intéressée, avec Miguel, un espagnol. Obsédé par l'idée de partir, il est favorable à la proposition d'une relation avec Miguel contre un contrat de travail, qui lui ouvrirait les portes de l'Éden tant convoité. C'est de fait au travers de ce rapport qu'il obtiendra son visa pour l'Espagne et sa prise en charge par l'Espagnol (Pt : 46). Azel assume son homosexualité et affirme à cet effet : « Je ne me suis pas marié parce que les garçons, j'aime ça » (Pt : 136).

Il y'a tout de même une contradiction notoire dans la position d'Azel au sujet de son statut sexuel. Il semble s'accommoder à la pratique homosexuelle. Pourtant, il apparaît clairement qu'il fréquente les hommes dans une perspective plus commerciale, relevant davantage de la prostitution. Bien qu'il affirme aimer la gent masculine, ce n'est pas de gaieté de cœur ni avec une acceptation totale, comme un fait normal pour lui, qu'il se livre. Ce propos le confirme : « Les hommes, c'est pas mon truc, mais quand t'es obligé, t'es obligé, tu fermes les yeux et tu penses à ta bien-aimée, c'est une question d'imagination, et puis pense à ce que cela te rapportera, c'est une question purement pratique » (Pt : 53). L'intrigue révèle un peu plus loin qu'à chaque fois qu'il doit passer à l'acte avec son amant, Azel accepte de subir cet acte, mais n'ose contester (Pt : 89). Son régime sexuel est donc ambivalent. Tantôt homosexuel par nécessité, tantôt hétérosexuel. Il affirme au sujet de cette double identité sexuelle : « [...] J'alterne, tantôt un homme, tantôt une femme cela dépend du climat ! [...] Parce que l'été les filles sont déchainées ; les garçons, je les préfère l'hiver » (Pt : 136). Pour ainsi dire, Azel n'a aucune préférence sexuelle. Bien qu'entretenant des rapports avec la gent masculine, il reste tout de même sensible à l'idée d'entretenir des relations sexuelles avec des femmes. L'essentiel pour lui étant de s'accomplir financièrement et tourner les dos aux malversations de son pays. Le sexe est alors classé parmi les facteurs d'acquisition de biens et services.

En somme, il est à noter un contraste entre les principes fondamentaux et leur pratique effective. Les personnages s'emploient davantage à rechercher le bien-être social, peu importe le procédé. Tout acte posé va servir de moyen d'accès, d'intégration dans la société. Dans ce sens, l'objectivité du jugement, les principes de vie ne sont pas intégrés dans les habitus l'important étant la recherche des meilleures conditions de vie à tous prix et au risque de se compromettre.

2.2. Identité collective et sa construction

L'identité collective se rapporte à des groupes immédiatement identifiables. Ainsi, l'intégration de l'individu à un groupe permet l'action collective, lui donne une place dans un ensemble social et un réseau d'échanges ; surtout, elle permet la participation à des convictions et des valeurs communes. Elle se présente comme le point nodal autour duquel s'accrochent les prérogatives et les enjeux des uns et des autres. L'identité collective apparaît donc comme le signe d'une cohésion de groupe. Les marques de son instabilité vont se fonder sur le rapport mitigé au sacré et sur le mariage comme moyen d'ascension sociale.

2.2.1. Convocation de la religion mais rapport mitigé au sacré

Le rapport au sacré est tributaire de la religion. Le terme latin *religio* a été défini pour la première fois par Cicéron comme « le fait de s'occuper d'une nature supérieure que l'on appelle divine et de lui rendre un culte »¹⁹. Dans les langues où le terme est issu du latin, la religion est souvent envisagée comme ce qui concerne la relation entre l'humanité et Dieu. Dans le Coran, le terme *dîn*, qui peut être considéré comme équivalent de celui de religion, désigne avant tout les prescriptions de Dieu pour une communauté. Une religion se conçoit le plus souvent comme un système de pratiques et de croyances pour un groupe ou une communauté.

Dans ce contexte, on relève chez Beyala plusieurs préceptes religieux : « Tu ne tueras point » (PPB : 56), « Tu honoreras ton mari quoi qu'il arrive » (PPB : 58), « Tu honoreras ton père et ta mère quoi qu'il arrive » (PPB : 67). Cependant, la pratique de la religion par ces personnages est elle-même sujette à une instabilité, car ceux-ci se servent de la religion comme bouclier, sans pour autant y être réellement attaché.

¹⁹CICERON, *De l'invention oratoire*, II, 53 : « Religio est, quae superioris cuiusdam naturae, quam divinam vocant, curam caerimoniamque affert ». Pour un commentaire de cette définition, cf. Jean Grondin *La Philosophie de la religion*, Paris, PUF, coll. *Que sais-je ?*, 2009, p. 66-73. Voir aussi Jean Greisch, *Le Buisson ardent et les lumières de la raison, L'invention de la philosophie de la religion*, tome I. *Héritages et héritiers du XIX^e siècle*, Cerf, coll. Philosophie & théologie, Paris, p. 14.

Loin d'être une communion avec la divinité, celle-ci va apparaître comme élément commémoratif, l'expression d'un habitus.

Le texte de Beyala informe son lecteur que la famille Traoré est une famille musulmane. Il n'existe pas cependant une conformité entre son rythme de vie et les prescriptions de l'islam, à l'exemple de l'observation de ses cinq piliers²⁰. Les références à la religion relèvent de l'opportunisme et du réflexe. Loukoum brandit sa « musulmanité » lorsqu'il est confronté à Mademoiselle Garnier et affirme : « Le Coran est toute la science infuse qu'il y a sur la terre » (PPB : 9). L'allocution « Inch Allah » qui, marquant la fin de plusieurs séquences narratives de Loukoum, n'est pas forcément une action de grâce mais un réflexe langagier. De fait la pratique de la religion s'avère problématique.

M'am pour sa part convoque la religion, le respect d'Allah et de ses prescriptions au moment où elle veut apaiser Soumana, sa coépouse à l'épreuve de la jalousie (PPB : 56) et se rassurer elle-même face à l'infidélité de son mari Abdou (PPB : 59). Ce dernier ne fait appel à la religion et au respect de ses préceptes que pour justifier sa polygamie :

Je suis un homme et Dieu m'a créé à son image. Et si lui, le tout puissant, a procédé au partage des eaux, à la division de son peuple en douze tribus pour garantir sa pérennité, moi son fils, fidèle à sa volonté, fidèle à son esprit, j'assure ma descendance en misant sur plusieurs femmes, pour être certain qu'à la fin des temps, quand sonnera l'heure de la mort, j'aurais un descendant. Là s'explique la nécessité pour tout homme d'être polygame (PPB : 52).

Dieu est instrumentalisé, chacun l'évoquant et l'invoquant pour soit justifier une posture, soit se donner de l'assurance face à une agression extérieure soit encore pour servir un intérêt égoïste.

La relation à la divinité est encore plus biaisée parce que les Traorés ne tiennent pas « Allah » pour seul Dieu. Ils croient en lui et le montrent fort bien. Ils ne manquent cependant pas d'invoquer les dieux Malinkés. Référence faite au sauvetage de l'âme de la Soumana par Chérif : roi des marabouts (PPB : 191). Cela révèle tout de même un paradoxe qui transparaît dans la mesure où, toute la « tribu nègre » (PPB : 75) est indignée parce que Monsieur Guillaume a sorti un fétiche²¹ ; ce qui lui a valu une mise à l'écart de la communauté pendant plusieurs semaines. Les autres lui reprochent d'avoir présenté un monstre, le démon en personne. Pourtant, ces sortilèges sont la

²⁰Il s'agit de l'attestation de la foi, les cinq prières quotidiennes selon le mouvement de la terre autour du soleil, le jeûne du ramadan où le croyant s'abstient de manger, de boire, de fumer et d'avoir des relations sexuelles du lever au coucher du soleil durant une période de vingt-neuf ou trente jours, la *zakat*, l'aumône à offrir aux nécessiteux en fonction de vos revenus et enfin le *hadj*, c'est-à-dire le pèlerinage à La Mecque si votre santé physique, mentale et financière le permet.

²¹Objet inanimé auquel on attribue des qualités mystiques et religieuses.

clé de voûte de l'entreprise salvatrice de Chérif le roi des marabouts. On se poserait donc la question de leurs pertinences et de leurs représentations aux yeux des Noirs de Belleville qui n'hésitent pas à épouser un point de vue à un moment donné et son contraire quelques instants plus tard.

Chez Ben Jelloun, la pratique religieuse garantit l'espoir qui, à son tour, assure la crainte de la divinité. Le personnel romanesque de Ben Jelloun croit en la providence, en la présence d'un être suprême, responsable des péripéties jonchant leurs parcours et régissant les sociétés. Ainsi par exemple, s'agissant d'Al Afia, « Il était de ces hommes convaincus que tout ce qui leur arrive est de l'ordre écrit des choses, écrit peut être dans le grand livre céleste, mais écrit quelque part » (Pt : 16). À noter aussi la mention de quelques lieux de prière tels « la mosquée » (Pt : 26), « la Mecque » (Pt : 20) et « Mezquita Tarick Bin Ziyad ». Ces lieux sont ceux de la consolation et de l'espoir pour les migrants. Ceux qui s'y réfugient comptent exorciser les démons de l'échec et de la malédiction, afin qu'« Allah » leur donne la victoire « Alltissar » (Pt : 208), en leur ouvrant les écluses de l'Eldorado. Le simple fait de respecter fidèlement aux cinq prières journalières exprime l'élan de la réussite qui anime les candidats à l'immigration.

La religion apparaît aussi comme un bouclier protecteur, un refuge auprès duquel s'abritent les personnages après avoir essuyé des défaites liées au brûlant désir de *partir*, à la déception de ne pouvoir rejoindre l'éden tant convoité. Le narrateur affirme à cet effet : « Certains camarades calmaient leur désespoir en se donnant à la religion et devenaient rapidement des piliers de la mosquée » (Pt : 23). D'où l'apaisement que procure la religion aux protagonistes après une frustration. Ils s'en servent donc comme une sécurité, une assurance émotionnelle et vectrice d'équilibre psychologique.

Les pratiques religieuses, en dépit de la multiplicité des croyances et de leurs approches, sont soumises à une appréciation et à une mise en œuvre singulière, suivant les personnages : chacun les employant à des fins précises, intéressées, dédaignant parfois leur caractère sacré.

2.2.2. Mariage et ascension sociale

Le mot « mariage » provient du verbe latin *maritare*, issu de *maritus*, qui dérive de *mas / maris*, le mâle²². Il est défini usuellement comme étant l'union légitime d'un homme et d'une femme. Par cet acte, les époux se conforment à une situation juridique précise afin d'organiser la vie commune et de fonder une famille. Cette dernière est décrite par l'anthropologue Claude Lévi-Strauss comme la visée élémentaire du mariage. Il le précise en ces termes : « La famille, fondée sur l'union plus ou moins durable, mais socialement approuvée, de deux individus de sexes

²²REY, Alain, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Robert, 1998.

différents qui fondent un ménage, procréent et élèvent des enfants»²³. Pour ainsi dire, cet acte sacré devrait être au service de la famille au lieu d'avoir pour fondement la recherche des meilleures conditions de vie, comme cela est le cas dans les romans de ce corpus. Ne pouvant eux-mêmes subventionner leurs voyages, les personnages se servent de cette institution pour accéder légalement à l'Europe. Exemple pris dans *Partir* du « mariage blanc »²⁴ scellé entre Kenza et Miguel, qui va même conduire à la conversion de ce dernier à l'islam (Pt : 126). Ainsi, le mariage, union sacrée à l'origine, se voit revêtir des propriétés de moyen d'accès à quelques biens et services.

Le mariage implique aussi, en principe, une communauté de vie, c'est-à-dire un vivre ensemble tant physique, émotionnel que sexuel. Cependant, les acteurs du « mariage blanc » énoncé *supra* ne se conforment pas à cette règle, du fait du manque de sincérité et de franchise de leur union. Ils ne vivent pas ensemble, ne partagent rien. C'est pour cette raison que l'infidélité reste une permance sociale (Pt : 199). Le couple Miguel-Kenza l'illustre fort bien. On a d'un côté Miguel, époux de Kenza, qui entretient des relations intimes avec Azel, frère de celle-ci (Pt : 46) et de l'autre on retrouve Kenza qui est éprise de Nâzim, un jeune Turc exilé.

Il existe, à côté du mariage formel qui vient d'être présenté, d'autres formes d'unions dont l'union libre ou « concubinage »²⁵. On la rencontre davantage chez Beyala avec La Soumana qui, bien que partageant le même espace qu'Abdou Traoré avec qui elle a eu plusieurs enfants, n'est pas légalement mariée à celui-ci (PPB : 30). Cette autre forme conjugale, informelle, bénéficie généralement d'effets plus limités que le mariage formel parce qu'elle n'est pas formalisée et donc ne garantit pas d'assurance sociale à ses auteurs.

3. Voyage²⁶ : étape finale du processus d'exclusion sociale

L'homme est un éternel voyageur : le déplacement est inhérent à sa condition. Jacques Attali affirme, dans le même ordre d'idées, que « l'homme naît du voyage, son corps comme son esprit sont façonnés par le nomadisme. Le propre de l'homme

²³Le regard éloigné, 1967, cité dans *CLS et l'anthropologie structurale*, de Marcel Hénaff, p. 539.

²⁴C'est un mariage qui est contracté sans l'intention des deux époux de vivre ensemble, mais dans le but pour l'un d'entre eux de bénéficier d'un ou plusieurs avantages parmi lesquels, emploi, fortune, logement, nationalité, avantages en nature, etc.

²⁵On trouve le concubinat avec un statut et des droits dans la plupart des sociétés antiques et dans beaucoup de sociétés primitives. En particulier chez les princes et les nobles par exemple dans la Bible, la *Vie de Charlemagne*, les anciens droits romains et irlandais, les romans de chevalerie, etc.

²⁶Il se rapporte au déplacement d'une contrée à une autre. Le voyage a pour synonyme conquête d'un nouveau monde, d'un nouvel espace, la rencontre avec l'altérité au sens large. Bien plus, il est la dynamique de l'éloignement, de la découverte, de la « déterritorialisation » et de la « reterritorialisation ». Lire à cet effet DELEUZE, Gilles et GUATTARI, « Introduction : Rhizome », *Mille Plateaux*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1980.

c'est d'abord la course d'un bipède »²⁷. Pour ainsi dire, l'humanité est marquée par les déplacements des hommes qui quittent un lieu, un espace donné, pour s'installer dans un autre. Cette mobilité, dans un contexte où conditions de vie difficiles et marginalisation s'arriment, est la conséquence de la fuite de certaines réalités sociales qui semblent vouloir conditionner l'existence des individus. Ces flux migratoires favorisent la rencontre, le brassage des peuples et des cultures et constituent une situation d'instabilité identitaire. Cela se justifie, par la rencontre, dans la confrontation avec l'autre, pressenti comme une menace, autant que dans les difficultés générales d'adaptation dans un milieu étranger.

Les jeunes, du fait des difficiles conditions de vie songent à partir, s'expatrier. Ils scrutent chaque jour l'horizon attendant une embarcation providentielle qui pourrait probablement les propulser en Espagne. Parmi ces jeunes tentés par l'émigration, se trouvent Azel, Malika, Kenza et Siham dont le rêve le plus échafaudé se cristallise autour du verbe « partir », titre du roman. Cette obsession est mieux perçue dans une réplique satirique de Moha à Kenza : « Partir, Partir ! Partir n'importe comment, à n'importe quel prix, se noyer, flotter sur l'eau, le ventre gonflé, le visage mangé par le sel, les yeux perdus... partir ! » (Pt : 149). Au début du récit, tous les personnages mentionnés se trouvent au Maroc. Mais, à la fin, plusieurs d'entre eux finissent par embarquer pour l'Espagne.

Azel est un jeune Marocain qui, du fait, traumatisé par le drame et la tension de la vie humaine au Maroc dans les années 90, rêve de partir en Europe dans l'espoir d'avoir une vie meilleure. Dans cette optique, Ben Jelloun développe le récit à travers deux axes : le pays d'origine, le Maroc ; et le pays de l'exil, l'Espagne²⁸. Azel, comme plusieurs autres jeunes, se rend régulièrement à la terrasse du café Hafa, en bordure de mer. De ce lieu, la nuit, il est possible de voir les lumières qui s'allument de l'autre côté du détroit de Gibraltar. Ce sont les lumières de l'Espagne, les mêmes qui

²⁷ATTALI, Jacques, *L'Homme nomade*, Paris, Fayard, 2003, p. 8.

²⁸Il est important d'éclaircir que les personnages ne sortent pas de leurs pays comme exilés (à l'exception de Nâzim, personnage exilé par la mafia turque à cause d'une dette de jeu), car ils ne sont pas expulsés, mais partent motivé par le désir d'avoir une vie meilleure. Cependant, quand ils arrivent en Espagne, ils vivent comme des exilés qui implique suivant Robert de Poche 2009*, une vie solitaire et de citoyen de « seconde classe », sans pleins droits civils. * MORVAN, Danièle (Org.), *Le Robert de poche*, Paris, Sejer, 2008. Lire à cet effet BRUNO DO ESPÍRITO SANTO NOBRE in « Les cartographies de déplacements d'après le récit de Tahar Ben Jelloun dans *Partir* » Universidade federal de Santa Catarina, Centro de comunicação e expressão, departamento de Língua e Literatura Estrangeiras, Florianópolis, décembre 2010, p. 8.

alimentent les rêves de ces jeunes d'une vie plus digne. Quitter le pays est d'autant plus impérieux qu'Azal en arrive même à assimiler le sentiment qui l'anime à une sorte de folie, car « Quitter. C'était une obsession, une sorte de folie qui le travaillait jour et nuit. Comment s'en sortir, comment en finir avec l'humiliation ? » (Pt : 23). Dès lors, Azal et ses compatriotes cherchent à poursuivre leur quête en Espagne dans le but de combler le manque qu'ils ressentent au Maroc. L'Espagne est, pour ainsi dire, la terre de tous les rêves²⁹. Donc, il faut partir, il faut fuir cette terre qui maltraite ses enfants. S'en aller est donc l'unique solution pour ce drame humain.

Sa sœur Kenza subit elle aussi les rudes conditions de cette existence. Elle est sous-employée et mal rémunérée par un personnage cupide, propriétaire d'une clinique de chirurgie. Dans une description rigoureuse, le narrateur fait son portrait :

Le patron, un chirurgien, petit de taille, maniaque, avec le tic de l'avare, celui qui consiste à parler tout le temps de l'argent, que ce soit pour le prix des tomates ou celui d'un scanner, donnait à Kenza le salaire minimum en lui disant : « Tu apprends le métier ». Il gagnait par jour ce que gagnaient en une année ses employés. Ça ne l'empêchait pas de faire ses cinq prières, de programmer la visite des lieux saints au printemps et un pèlerinage tous les deux ans. Pour toute intervention chirurgicale, il se faisait régler d'avance en espèces. Il était aussi réputé pour la dextérité de ses mains que pour sa rapacité. On racontait même que pour l'amour pour l'argent, il avait trahi son meilleur ami. [...] Kenza n'avait pas le choix (Pt : 31).

Elle va, elle aussi, en Espagne, grâce à un mariage monté de toutes pièces avec Miguel, avec pour objectif de vivre dans un contexte social supposé être paradisiaque.

À ces personnages principaux, s'ajoutent des jeunes régulièrement en « sit in des diplômés chômeurs devant le parlement à Rabat » (Pt : 22). Ces potentiels migrants sont tous unis autour d'un seul et même objectif, celui de lutter farouchement contre les forces implacables du destin par le voyage, par l'immigration. Ici, l'immigration est symboliquement appréhendée par certains personnages comme étant une substance obsédante qui envahit l'individu.

Bien qu'ils ne soient pas préalablement présentés dans le pays d'origine, la plupart des personnages de Beyala sont des migrants, des personnes ayant laissé leurs pays pour s'établir dans une terre en laquelle il fonde l'espoir des lendemains meilleurs. Une fois arrivés, commence pour eux une existence entre-deux, et le début d'un métissage identitaire. C'est notamment le cas de Abdou Traoré, M'am,

²⁹Le mythe entretenu dans ce contexte est celui de l'occident-paradisiaque, Espagne terre de prospérité. Celui-ci s'accommode au dicton « Construire les châteaux en Espagne », qui signifie sublimation d'un lieu, d'une entité. Cette sublimation étant grande et persistante s'assimile à la rêverie.

Soumana, Kouam, Aminata, Monsieur Nkomo etc. C'est ce qui motive l'appellation de « tribu nègre » (PPB : 261) par le narrateur.

Le voyage entrepris par les personnages de *Le Petit prince de Belleville* se remodèle en la revalorisation de la singularité. Las d'être méprisés et marginalisés, las des compromis culturels pour être enfin intégré dans la société française, Abdou Traoré a pris le parti de braver les convenances sociales du groupe majoritaire et de donner ostensiblement le signe de sa différence. Musulman d'obédience, il revendique par exemple l'application rigoureuse de certaines pratiques de cette religion. C'est à cet effet qu'il justifie sa polygamie, sa religion lui donnant le droit de prendre quatre épouses, s'il le juge nécessaire, bien que ce régime matrimonial soit contraire à la loi française, à laquelle il est censé être soumis. Il s'agit pour ce personnage d'un défi personnel, d'autant plus qu'en face de lui se trouve un adversaire redoutable qui apparaît sous le signe de l'envahissement culturel occidental (PPB : 205-206). Le fait pour le Malien de déclarer ces préceptes souligne bien sa volonté de rester ferme sur sa ligne idéologique et culturelle, refusant d'établir un trait d'union entre ses mœurs d'origine et celles de la société d'accueil.

Cette attitude de revalorisation de la singularité est aussi perceptible chez la plupart des immigrés noirs de Belleville tel qu'on peut le voir dans ce récit de Loukoum décrivant un habitant noir de Belleville qui scande un discours public à l'endroit des passants et surtout de ses frères.

Le nègre tient un drapeau blanc dans ses mains. Des dizaines de personnes l'écoutent. Le nègre dit que les nègres ne savent pas qu'ils sont nègres. Vous voulez tous être des Blancs, mais les Blancs voient bien à votre gueule que vous n'êtes pas du Terroir. Antillais ? Ça veut rien dire ! Nous sommes tous africains... L'Afrique c'est nos racines. Personne ne peut renier ses origines sans aller à sa perte. [...] Réveillez-vous et soyez tous noirs ! Plus d'Africains ! Plus d'Américains ! Plus d'Antillais ! Tous des nègres ! (PPB : 205-206).

L'orateur ici, appelant à l'unité des noirs, indépendamment de leur patrie, se réclame de cette communauté et n'entend pas s'en détacher. Il s'agit donc d'une mise en avant de sa race et de sa nationalité et d'une tentative de survivance des liens avec le pays d'origine.

Le contexte de lecture du corpus transforme le départ en acte de libération. Les pays d'accueil, France et Espagne, vont donc apparaître progressivement aux yeux des personnages comme des sphères de désillusion, des centres par excellence du clivage racial, du rejet de l'autre etc. Le regard posé sur l'immigré par la société d'accueil influence sa conception de soi. Il se juge lui-même à travers le regard supposé des autres. Or, ce regard n'est pas exempt de préjugés ni de stéréotypes. C'est fort de cela que la nostalgie et le rêve du retour animent un grand nombre de personnages, parce qu'ils sont guettés par l'exclusion et l'hostilité qui se manifestent ouvertement ou se repèrent dans l'attitude indifférente et/ou xénophobe des gens

du pays. Le manque de considération et les efforts voués à l'échec constituent une source de frustration indéniable, un piège qui annule la tentative du migrant d'intégrer son nouveau milieu, l'exposant, ou mieux le menant à un aménagement de ses traits identitaires, imposant la solitude et la nostalgie comme des réponses communes à l'exclusion sociale.

En guise de conclusion : L'intégration sociale, facteur d'unité

Il ressort, au vu de ce qui précède et compte tenu des modalités thématiques, esthétiques et symboliques développées dans *Le Petit prince de Belleville* de Calixthe Beyala et *Partir* de Tahar Ben Jelloun, que la meilleure garantie pour une intégration sociale effective et efficace est la création d'un espace politique et économique viables. Les univers sociaux peints dans ces œuvres sont clivés avec d'un côté les « insérés », représentés par les gouvernants et les privilégiés, et de l'autre les « désinsérés » qui sont les défavorisés au rang desquels nous avons Azel, Kenza, Abdou Traoré, Loukoum etc. ces derniers sont démunis et désœuvrés du fait de l'oppression exercée sur eux. Le picaresque se présente alors comme une forme littéraire particulière qui remplit des fonctions esthétiques et sociales dans une société en crise. En cela, le roman picaresque est probablement un antidote à la crise contemporaine actuelle.

Il ne saurait avoir de développement et encore moins d'intégration sans une volonté politique réelle et ferme capable de les orienter. L'intégration politique, alliant insertion économique et promotion des valeurs culturelles, devrait être le cheval de bataille des États, le salut des populations étant lié à l'intégration. Tandis que les gouvernants devraient s'atteler à protéger les couches populaires les plus défavorisées et à développer leur protection sociale, les populations devraient être prêtes à surmonter les obstacles liées au sectarisme, au tribalisme et aux différences culturelles ou religieuses. Ainsi, l'engagement des gouvernements, l'enthousiasme des populations locales, créeront des conditions idéales d'une intégration totale susceptible d'offrir au continent africain les opportunités d'amorcer le processus d'un développement harmonieux.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDERSON L., et SNOWD A.,** (2001). « L'exclusion sociale et le soi : une perspective d'interactionnisme symbolique », *Sociologie et sociétés*, vol. 33, n° 2, p. 13-27.
- ATTALI J.,** (2003). *L'Homme nomade*, Paris, Fayard.

- AUTES M.**, (1995). « Genèse d'une nouvelle question sociale : l'exclusion », *Lien social et Politiques - RIAC*, vol. 34, p. 43-53.
- BALTA V.**, (1998). *Problèmes d'identité dans la prose grecque contemporaine de la migration*, Paris, L'Harmattan.
- BECK U.**, (2006). *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?*, Paris, Aubier.
- BEN JELLOUN T.**, (2006). *Partir*, Paris, Gallimard.
- BERTHET D.**, (2007). *Figures de l'errance*, Paris, L'Harmattan.
- BEYALA C.**, (1992). *Le Petit Prince de Belleville*, Paris, Albin Michel.
- BODO BIDY C.**, (2005). *Le Picaresque dans le roman Africain subsaharien d'expression française*, Thèse soutenue en vue de l'obtention du grade de Docteur en Littérature Française, à l'Université de Limoges (France).
- CASTEL R.**, (1991). « De l'indigence à l'exclusion, la désaffiliation. Précarité du travail et vulnérabilité relationnelle », dans J. Donzelot, *Face à l'exclusion : le modèle français*, Paris, Éditions Esprit et Le Seuil, p. 137-168.
- (1992). « De l'exclusion comme état à la vulnérabilité comme processus », dans J. Affichard et J.-B. Foucauld (dir.), *Justice sociale et inégalités*, Paris, Éditions Esprit et Le Seuil, p. 135-148.
- (1994). « La dynamique des processus de marginalisation : de la vulnérabilité à la désaffiliation », *Cahiers de recherche sociologique*, vol. 22, p. 11-27.
- (1995). « Les pièges de l'exclusion », *Lien social et Politiques - RIAC*, vol. 34, p. 13-21.
- CHATEL V., et M.-H. Soulet.**, (2001). « L'exclusion, la vitalité d'une thématique usée », *Sociologie et sociétés*, vol. 33, n° 2, p. 175-201.
- COMEAU Y.**, (1997). « Problématique de l'exclusion et approches d'insertion », *Économie et Solidarités*, vol. 28, n° 2, p. 11-22.
- COSER L.-A.**, (1965). « The Sociology of Poverty », *Social Problems*, vol. 13, pp 140-148.
- D'AMOURS M., LESEMANN F., DENIGER M.-A., et SHRAGGE E.**, (1999). « Les chômeurs de longue durée de plus de 45 ans : entre exclusion et réflexivité », *Lien social et Politiques - RIAC*, vol. 42, p. 121-133.
- De GAUJELAC V., et TABOADA LEONETTI I.**, (1994). *La lutte de places : insertion et désinsertion*, Marseille, Hommes et perspectives et Épi, 286 p.
- DESTREMAU B.**, (1998). « Comment définir la pauvreté ? », dans R. Poulain et P. Salama (dir.), *L'insoutenable misère du monde, économie et sociologie de la pauvreté*, Hull, Éditions Vents d'Ouest, p. 27-34.
- DUBAR C.**, (2000). *La crise des identités : l'interprétation d'une mutation*, Paris, PUF.
- DUVOUX N.**, (2008). *L'injonction à l'autonomie. L'expérience vécue des politiques d'insertion*, Thèse pour le doctorat de sociologie, Paris, EHESS.
- FAJKIS S.**, (2009). « Le desengaño picaresque », in *Romancia Cracoviensia* 9, pp. 34-42.
- FERNANDEZ B.**, (2002). *Identité nomade*, Paris, Economica.

- GANS H J.**, (1972). «The Positive Functions of Poverty», *American Journal of Sociology*, vol. 78, n° 2, pp. 275-289.
- GEREMEK B.**, (1987). *La Potence et la Pitié. L'Europe et les pauvres du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Gallimard, collection Bibliothèque des histoires, 1987 (1^{ère} édition en polonais, 1978).
- GRONDIN J.**, (2009). *La Philosophie de la religion*, Paris, PUF, coll. Que sais-je ?
- HALBWACHT M.**, (1970). *La classe ouvrière et les niveaux de vie. Recherches sur la hiérarchie des besoins dans les sociétés industrielles contemporaines*, Londres/New York, Gordon and Breach, (1^{ère} édition 1912).
- JOSEPH Vles.**, (2010). *Le roman picaresque hollandais des XVIIe et XVIIIe siècles et ses modèles espagnols et français*, dbnl.
- KINGA T.**, (2012). « Truanderies modernes : La tentation picaresque des romans postcoloniaux du 21^{ème} siècle », Thèse de 3^{ème} cycle, Etudes Anglophones, Dir. Vanessa Guignery, ENS de Lyon.
- LABERGE D., et ROY S.**, (1994). « Interroger l'itinérance : stratégies et débats de recherche », *Cahiers de recherche sociologique*, vol. 22, p. 93-112.
- LASCOURMES P.** (1994). « VIH, exclusions et luttes contre les discriminations. Une épidémie révélatrice d'orientations nouvelles dans la construction et la gestion des risques », *Cahiers de recherche sociologique*, vol. 22, p. 61-75.
- MAGRIS C.**,(2002).*Utopie et désenchantement*, Gallimard, l'Arpenteur.
- MBEMBE A.**, (2000). *De la post colonie : Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala.
- Mc ALL C.**, (1995). « Les murs de la cité : territoires d'exclusion et espaces de citoyenneté », *Lien social et Politiques - RIAC*, vol. 34, p. 81-92.
- MEMMI A.**,(1968). *L'Homme dominé*, Paris, Gallimard.
- MOLHO M.**, (1968). « Introduction à la pensée picaresque » in *Romans picaresques espagnols. La vie de Lazare de Tormes ; Matheo Aleman, Le gueux ou la vie de Guzmán de Alfarache ; Francisco de Quevedo, La vie de l'Aventurier Don Pablos de Ségovie*, trad. M. Malho et J.-F. Reille, Paris, Bibliothèque de la Pléiade.
- MORIN E.**,(1980). *La méthode 2. La vie et la vie*, Paris, Seuil.
- MOUNIN G.**, (1995). *Dictionnaire de la linguistique*, quadrige, PUF.
- MUCCHIELLI A.**,(1986).*L'identité*, Paris, PUF.
- PAUGAM S.**, (2000). *La disqualification sociale. Essai sur la nouvelle pauvreté*, Paris, PUF, collection Quadrige, (1^{ère} édition 1991).
- (2005) *Les formes élémentaires de la pauvreté*, Paris, PUF, collection Le lien social.
- (2007) *Le salarié de la précarité. Les nouvelles formes de l'intégration professionnelle*, Paris, PUF, collection Le lien social, 2000, collection Quadrige.

- PINÇONNAT C.**, (2003). *Echos picaresques dans le roman de XXe siècle, Louis-Ferdinand Céline, Voyage au bout de la nuit, Ralph Ellison, Invisible Man, Grûnter Grass, Le Tambour*, Paris, Atlande.
- PIOTET F., SAINSAULIEU, R.**,(1994). *Méthodes pour une sociologie de l'entreprise*, Presses de la fondation nationale des sciences politiques et ANACT, Paris.
- PIVEN F., CLOWARD R.A.**, (1993). *Regulating the Poor. The Functions of Public Welfare*, New York, Vintage, (1^{ère} édition, 1971).
- POULAIN R.** (1998). « Pauvreté et croissance des inégalités », dans R. Poulain et P. Salama (dir.), *L'insoutenable misère du monde, économie et sociologie de la pauvreté*, Hull, Éditions Vents d'Ouest, p. 9-24.
- ROY S.** (1995). « L'itinérance : forme exemplaire d'exclusion sociale ? », *Lien social et Politiques - RIAC*, vol. 34, p. 73-80.
- ROY S., et M.-H. Soulet** (2001). « L'exclusion : changement de cap », *Sociologie et sociétés*, vol. 33, n° 2, p. 3-11.
- SIMMEL G.**, *Les pauvres*, Paris, PUF, collection Quadrige, 1998 (1^{ère} édition en allemand, 1908).
- SOUILLER D.**, (1980). *Le roman picaresque*, Paris, Presses Universitaires de France.
- THOMAS H.** (1997). *La production des exclus. Politiques sociales et processus de désocialisation socio-politique*, Paris, Presses universitaires de France, 215 pages.
- VIDALENC R.** (2001). *La confiance et le contrat : éléments du processus de lutte contre l'exclusion*, Paris, L'Harmattan, 133 pages.